

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

Dépôt à la Librairie

P. SURU, Calea Victoriei, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. IORGA, Bucarest (Roumanie)

N. IORGA

HISTOIRE DES ROUMAINS

DE LA

PENINSULE DES BALCANS.

(ALBANIE, MACÉDOINE, ÉPIRE, THESSALIE, etc.)

Prix 4 fr.

N. IORGA

HISTOIRE DE L'ALBANIE ET DU PEUPLE ALBANAIS

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE

Ion G. Pelivan : La Bessarabie sous le régime russe. — M. Beza : Papers on the rumania in people and literature. — C. Brătescu : Dobrogea în sec. XII. — C. Moisil : La médaille de Michel-le-Brave. — Em. de Martonne, Choses vues en Bessarabie. — V. Pârvan : La Gérousia de Kallatis. — Jules Varat : Le Banat roumain. — Wilhelm Jänecke : Die ursprüngliche Gestalt des Tropaion von Adamklissi. — Dr. G. Severeanu : Sur le drachme istrien. — C. Moisil : Contributions à l'origine du mot roumain „ban“. — Chestiunea armeană înaintea conferinței păcii. — N. Raphaletions : Les alliés qu'il ne faugrait pas à la France. — Maurice Gueneau : Le problème de l'Adriatique. — René Puaux, Constantinople et la question d'Orient. — Chronique (tous les articles par N. Iorga).

Ion G. Pelivan. *La Bessarabie sous le régime russe 1812—1918*; *L'union de la Bessarabie à la mère-patrie, la Roumanie; Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918*; *Les droits des Roumains sur la Bessarabie*; Paris 1919—1920.

Le premier de ces opuscules, d'une information riche et sûre contenant aussi une bibliographie utile, commence par fixer la condition toute spéciale dans laquelle la Moldavie orientale, entre le Pruth et le Dniester, que l'officialité nouvelle dénomma, abusivement, la Bessarabie (de fait ce nom revient seulement au littoral gauche du Danube inférieur, jadis appartenant, sous la dynastie des Basarab, à l'autre principauté roumaine, la Valachie), fut violemment réunie à la Russie en 1812, bien que l'Empire ottoman n'eût pas le droit de céder un seul lambeau de terre roumaine. Nicolas I-er viola sans scrupules les privilèges garantis de la nouvelle province, de fait un pays de la couronne, comme la Finlande; on ravit en même temps au chef religieux de la Bessarabie l'autorité traditionnelle sur le pays entre le Dniester et le Boug, dit «Ukraine du Khan». La langue roumaine ne fut plus admise dans les écoles que pour faciliter le travail des fonctionnaires (on proteste dès 1839, puis en 1841 contre cet abus, en demandant aussi, de la part de la noblesse, l'acquisition des livres d'enseignement publiés dans la Moldavie restée autonome); des instituteurs privés étaient partout bien accueillis, et cependant en 1842 il n'y

avait pas deux prêtres de village parlant le russe dans le district entier de Jassy (partie bessarabienne).

Après que le traité de Paris eût restitué la Bessarabie méridionale à la Moldavie, l'influence du nationalisme roumain en devint plus forte et la persécution s'acharna d'autant plus opiniâtre; l'archevêque Paul Lébédév se chargea de l'appuyer des moyens de l'Église. Tous les prêtres qui dans le terme de deux ans n'avaient pas appris le russe furent destitués, en 1878, la même année où la Russie arrachait à son alliée roumaine les susdits districts méridionaux de la Bessarabie.

Cette action dénationalisatrice fut continuée, après 1882, par l'archevêque Séraphin, un Tschitschagov, ancien colonel de Cosaques, habitué à mener les gens cavalièrement, et par son successeur, en 1914, cet Anastase qui continue à porter le titre du diocèse bessarabien qu'il a dû quitter devant l'opposition de ses ouailles roumaines. Une réaction se produisit sous la conduite du moine Innocent, un Moldave qui, prêchant contre la corruption de l'Église et annonçant l'approche du jugement dernier, réussit à attirer des milliers de paysans, qu'il mena, à travers la Russie, à leur propre perte. La secte «paradisique» qu'il avait fondée subsiste encore.

En même temps, alors qu'on emmenait en Bessarabie des colons paysans, composés souvent des pires éléments disponibles, on cherchait à attirer les Roumains eux-mêmes au Caucase. La Banque paysanne, chargée de conduire l'expropriation de la grande propriété, favorisait les immigrés aux dépens des indigènes. Une tentative de résistance de la part des descendants apauvris de l'ancienne aristocratie guerrière, les mazils, eut pour conséquence des déportations en Sibérie (1905—1906).

Dans sa brochure sur l'union de la Bessarabie, l'auteur signale d'abord le mouvement qui, dès 1905, se prononçait au milieu des Roumains étudiants aux Universités de Russie. Après la catastrophe russe dans la guerre contre le Japon, sous le régime passager de la première Constitution, des écoles «moldaves» s'ouvrent, et le journal roumain (*Basarabia*, 1905—1906; puis *Mold. vanul*, *Viața Basarabiei*, *Glasul Basarabiei*, *Cuvînt Moldovenesc*) fait son apparition, en même temps que l'Église commence à publier des livres d'office et de lecture, ainsi qu'une revue dans la langue du peuple. Une nouvelle littérature poétique surgit. Le boïar Paul Dicescu travaille d'un côté, le bon

vieillard Emmanuel Gavriliță, parent du grand Métropolite moldave Benjamin Costachi, de l'autre. «En six à sept ans (1906—1913) les publications moldaves eurent plus de succès en Bessarabie que les journaux russes ne purent en avoir en cent six ans» (p. 11).

Pendant la grande guerre, qui mit en contact les Roumains de Bessarabie avec leurs congénères de toutes les autres provinces roumaines, le groupe de jeunes gens qui rédigeait le journal «Parole moldave» (*Cuvânt moldovenesc*) forma, en mars 1917, un noyau de parti national-démocrate, réclamant l'entière autonomie de la province. Deux congrès tenus cette même année par les membres des puissantes associations coopératives bessarabiennes adhèrent à ce programme; ils demandaient une assemblée provinciale qui aurait porté le nom turc, adopté par les Roumains depuis longtemps, de «Divan» et l'élection de cette assemblée par une autre, d'un caractère plus général, le Conseil du pays (*Sfatul Țării*). Le clergé se rallia, de son côté, à cette opinion, et, ce qui fut tout aussi important, ce point principal de programme fut proclamé aussi dans le meeting des soldats et des marins originaires de Bessarabie, en avril 1917.

Pour le maintien d'un certain ordre public au moment de la débâcle des armées russes, devenues des bandes des brigands des «cohortes moldaves» avaient été formées en Bessarabie, et elles devaient être un des facteurs décisifs de l'Union.

Dès le mois de juillet, des assemblées populaires rejetèrent absolument l'idée de la réunion à l'Ukraine nouvellement formée; les militaires d'Odessa avaient, cette fois aussi, fait entendre des protestations menaçantes.

Au commencement d'octobre de cette même année, un congrès de paysans, réuni à Chișinău, capitale de la province, décidait la formation immédiate du «Conseil du pays». Une vingtaine de jours plus tard, pour couper court aux agissements russes, les militaires bessarabiens se rassemblaient aussi en congrès; le gouverneur provisoire, un Russe, parut abdiquer devant cette manifestation de presque mille hommes armés. Le 21 du mois une résolution qui invoquait aussi bien le caractère ethnique de la province et son passé historique que la reconnaissance par la nouvelle Russie du droit d'auto-détermination prononçait la création d'une Bessarabie aussi politiquement autonome en at-

tendant la réalisation du désir, formellement énoncé, «d'unir la nation roumaine entière». Le drapeau tricolore fut aussitôt arboré. Deux jours plus tard, le *Sfatul Țării*, contenant 120 membres, dont 84 Roumains, était institué. Son premier président fut un jeune professeur roumain, plus tard ministre bessarabien dans la Roumanie unifiée, M. Jean Incuț. Par crainte de l'anarchie, même les pires ennemis des Roumains acclamèrent ce premier pas vers la paix et l'ordre social.

La conséquence naturelle de cette décision devait être la proclamation, qui eut lieu le 2 décembre, d'une «république démocratique moldave», destinée, momentanément—eu égard au désir exprimé le 21 octobre — à prendre place dans la confédération des républiques créées par le démembrement naturel de l'Empire des Tzars. Des directeurs furent élus pour conduire le gouvernement : dénués d'autorité et d'appui, ils échouèrent devant les difficultés énormes de leur tâche. Il fallut bien poursuivre sur la voie déjà entamée et demander l'intervention de la seule armée qui avait conservé toutes les vertus de sa discipline, l'armée roumaine. Son secours, indispensable, fut accordé, pour mettre fin à un chaos indéchiffrable et empêcher les Russes en pleine débandade de saccager complètement le pays, le 13 janvier 1918. Il fallut écraser au prix du sang le brigandage qui régnait en maître sur ce pays malheureux.

Onze jours plus tard le «Conseil du pays» votait à l'unanimité, sinon encore la réunion au royaume roumain, au moins l'indépendance de cette République incapable de s'appuyer sur ses propres forces. Dès le 3 mars cependant le district de Bălți demandait formellement l'union ; les autres districts suivirent, et le «Conseil» ne fit que donner expression à un sentiment général lorsque, «au nom du peuple de Bessarabie», il prononça le rattachement à la Roumanie (27 novembre) : ses fonctions devaient cesser, après l'abandon solennel des conditions d'autonomie prévues dans l'acte d'union.

Tout cela est raconté d'une manière aussi objective qu'intéressante, et cet opuscule est parmi les meilleurs que les nations opprimées aient publiés pendant la guerre.

Le but de la troisième brochure est indiqué dans son titre même ; elle constate la proportion de 70 pour 100 en faveur de l'élément roumain en Bessarabie.

La dernière rassemble des textes, pour la plupart russes, qui font ressortir les droits des Roumains sur la Bessarabie, fragment de la terre roumaine. N. I.

* * *

M. Beza, *Papers on the rumanian people and literature*, Londres, 1920.

M. M. Beza, un Roumain du Pinde, chancelier de la Légation de Roumanie à Londres et, depuis plusieurs années, conférencier au King's College de la même ville, donne dans ces pages, accompagnées d'une substantielle préface par M. Gaster, une série de chapitres appartenant à l'histoire de la civilisation roumaine. Ce sont en partie des leçons faites par l'auteur, en partie la reproduction d'articles parus dans les *Notes and Queries*, dans la *Challenge* et dans *l'English historical Review*.

On a d'abord un résumé, bien fait, de l'histoire religieuse des Roumains (avec un reproduction de l'église princière d'Argeş, d'après un dessin de Stoica). L'auteur indique des mentions concernant les dons faits par les princes roumains aux monastères du Mont Athos dans le livre de Robert Curzon, *Visits to Monasteries in the Levant*.

Dans les pages sur «l'unité nationale des Roumains», M. Beza emploie les dernières données et les plus sûres concernant l'histoire roumaine; il place sur la même ligne, comme premières organisations politiques de la nation, les *tschelnieats* du Pinde et les *cnéziats*, les *Voévodats* des Carpathes. Il a raison aussi de mentionner au même titre que la principauté de Valachie et celle de Moldavie la principauté «vlaque» de Thessalie (il ne connaissait pas encore les formations de Tatul et des autres seigneurs du XI-e siècle sur la rive droite du Danube, du côté de la Dobrogea). Le rôle des pâtres est mis en face de celui, qui devait bien être étudié spécialement, des foires: au commencement du XIX-e siècle encore la foire d'Ouzounova, très fréquentée, au fond des Balkans, recevait des hôtes venant des Principautés¹. En ce qui concerne les débuts de la littérature roumaine, il n'aurait pas fallu oublier les versions husites des Livres Saints, vers 1400. Parmi les choses nouvelles

¹ Pour redonner en anglais des titres de livres comme *Tetravangel* („les Quatre Evangiles“) il aurait fallu une autre orthographe que celle de la langue roumaine.

cette caractérisation du Stolnic Constantin Cantacuzène, oncle de Brâncoveanu, par le voyageur anglais Edmond Chishull : «habile dans les controverses de leur Église, de même que dans certaines sciences libérales». On trouve même une citation tirée des rapports inédits dûs aux agents diplomatiques anglais dans les Principautés (pp. 11, 24). Parmi les Roumains écrivant en grec au commencement du siècle dernier M. Beza mentionne, non seulement l'auteur d'un «Abrégé d'histoire universelle» (Vienne 1830), D. N. Darvari (*dârvar* signifie en roumain : bûcheron), mais aussi Basile Papaephtmiou, qui publiait, à Vienne aussi, en 1807, une «Histoire abrégée de l'Hellade».

La troisième étude signale le *Microcosmos* de Pierre Heylyn et les *Enquiries of languages* d'Éduard Brerewood comme mentionnant l'existence géographique et linguistique de la nation. Les vers de Beaumont et Fletcher qui parlent du «roi de Moldavie», dont la fille est «Pompiona», et un passage de la *Silent woman* de Ben Jonson, rappelant «le prince de Moldavie», sont naturellement mis en relation avec la figure du prétendant Étienne Bogdan, réfugié un moment en Angleterre (Lithgow en parle aussi dans ses aventures; cf. nos *Studii și documente*, XXIII, pp. 459—463). Des extraits de Chishull (époque de Brâncoveanu), de Porter et Baltimore, de Neale et de Macmichael, de Clarke et de Thornton forment le reste du chapitre.

Dans Chishull il est question des livres en arabe qu'on imprimait à Bucarest pour le Patriarcat d'Antioche et d'une édition du livre grec dû à Maxime de Cérigo, contre les catholiques (voy., en général, notre ouvrage *Histoire des relations anglo-roumaines*, Jassy 1917). Pour la première fois en relève l'importance des notes sur Bucarest et la Roumanie dues à J. W. Ozanne, qui y avait passé trois ans (*Three years in Rumania*, Londres 1878.) Mais il fallait s'arrêter un moment aussi sur le récit de voyage de James Samuelson, qui publiait peu d'années plus tard sa *Roumania past and present*. Mrs. E. Gerard (Laczowski) présentait en 1880 deux volumes de pérégrinations en Transylvanie, *The land beyond the forests* : dix chapitres sur vingt-deux du premier volume et tout le second concernent les Roumains. Une description simultanée du royaume roumain est due à Mrs. Walke, *Untrodden paths in Roumania*, Londres 1888 : le voyage a duré de 1884 à 1887 ; une place importante est consacrée, tout comme dans l'ouvrage précédent, aux usages et superstitions

du peuple, au costume élégant des paysannes, à la beauté mystérieuse des anciens cloîtres. Et, en ce que concerne l'âme populaire, il ne faut jamais oublier le grand ouvrage de M^{lle} Tereza Stratilesco, *From Carpathian to Pindus, pictures of roumanian country-life* (Londres 1906).

Le chapitre IV présente, sur la base des récits de voyageur, la vie des Roumains de la Péninsule Balcanique à travers les siècles. Brown et George Wheler les connaissaient au XVII^e siècle ; le docteur Sibthorp donnait une brève esquisse de leur vie nomade en 1794 ; ceux qui avaient passé avec leurs troupeaux en Asie Mineure sont signalés dès 1626 par Thomas Herbert, dont les quelques lignes sur ces bergers font partie des découvertes littéraires de M. Beza. L'auteur poursuit en analysant les riches données de Leake.

Sans être un philologue, Leake était capable de donner des listes de mots, mais aussi de distinguer les caractères essentiels d'un dialecte. D'autres Anglais aussi, Curzon, Hunt, Hobhouse, Swart Hughes, Henry Holland, David Urquhart, Ferguson, Bowen, Lear, Tozer, Stuart Glennie, Brailsford, Adelaide Walker, jusqu'à Mackenzie et Irby, ont relevé existence de ce précieux élément de romanité millénaire dans les régions du Pinde. M. Beza n'oublie pas même les relations possibles entre Byron et Leake, et il cite ces vers du grand poète dans lesquels il présente « le petit pâtre dans sa capote blanche, penché d'un air mélancolique sur son troupeau dispersé, qui détache sa forme juvénile sur le rocher ». Holland relève l'air « de travail assidu, de netteté et de bon ordre » qui caractérise les centres « valaques » de ces régions. Urquhart a connu des chefs comme Caciandoni et Cionga, qui ont joué un rôle dans la libération de la Grèce. L'ouvrage, que nous avons analysé longuement dans ce Bulletin, de MM. Wace et Thomson est apprécié d'après sa réelle valeur.

Ce chapitre est orné aussi de la reproduction du curieux vase, conservé à l'Académie Roumaine, qui porte une inscription en dialecte roumain du Pinde, datant des premières années du XIX^e siècle.

M. Beza s'occupe aussi de la littérature populaire, qu'il connaît très bien. Mais le recueil d'Alecsandri, popularisé en Angleterre par Grenville Murray, puis par Henry Stanley, un peu après 1850, est d'un bout à l'autre remanié sans aucun scrupule.

pule par l'éditeur, qui prétendait, bien entendu, s'être borné à recueillir ce miel poétique sur les lèvres mêmes du peuple des campagnes. L'auteur cherche à fixer les éléments communs entre le folklore roumain et celui des autres nations balkaniques. L'expérience personnelle de M. Beza permet de mettre en regard des chants du Pinde et du Balcan (roumains, serbes et grecs); celui qui plaint, dans une forme grecque, la chute d'Andrinople avec les chants douloureux des «rossignols de la Valachie» (thessalienne) (p. 50) est vraiment intéressant. A signaler aussi la ballade serbe du «Voévode Radossav de Severin»

On signale le fait, intéressant, que, si l'invocation de la feuille verte au commencement des chants lyriques de la Roumanie danubienne trouve un parallèle dans la poésie correspondante de l'Italie méridionale, les Roumains des Balkans n'observent pas cette règle (un seul cas est cité, à la page 58). L'auteur est amené nécessairement, par les similitudes essentielles relevées dans la vie des nations habitant des Carpathes à l'Archipel à déplorer des discordes qui ne peuvent servir qu'à leurs pires ennemis: «Si ces nations étaient dirigées sur la voie de la modération et de la bonne volonté au lieu d'être jetées les unes contres les autres par l'influence et l'intrigue extérieures, ainsi que cela a été souvent le cas dans le passé, elles trouveraient certainement en elles-mêmes et dans leur sagesse communes les moyens de vivre en harmonie. Tout en aimant chacune sa liberté, elles apprendraient à respecter celle de ses voisins¹.»

Enfin M. Beza étudie l'influence de la littérature anglaise sur les produits littéraires des Roumains à l'époque moderne. Déjà les prédécesseurs de Conachi et de Beldiman, poètes moldaves vivant au commencement du siècle dernier, connaissaient par les traducteurs et les imitateurs français les lettres et les idées anglaises. M. Beza ne mentionne pas la traduction de Shakespeare d'après Letourneur qui fut donnée par des écrivains de Bucarest dès 1847. Il ne fallait pas oublier non plus la tentative de M^{lle} Marguerite Miller-Verghy de redonner en roumain Élisabeth Browning, ni l'étude sur Macaulay du professeur Anghel Demetrescu et les nombreuses versions de poètes anglais qui ont été données dans notre revue, *Floarea Darurilor*. Celui qui parla au public roumain sur Buckle fut le grand historien A. D. Xenopol.

¹ La poésie par laquelle finit le chapitre n'est pas populaire.

Il faut relever la beauté des traductions de poètes roumains dans les dernières pages de cet utile petit ouvrage.

M. Beza a tout ce qu'il faut pour continuer ces études. N. I.

* * *

C. Brătescu, *Dobrogea în sec. XII, Bergean, Paristrion* (dans les «Analele Dobrogei», I, 1).

L'auteur étudie les données, précises en ce qui concerne les distances, mais difficiles à déchiffrer en ce qui concerne les noms, du géographe arabe Édrisi, travaillant pour le roi de Sicile au XII-e siècle. Il faut retenir l'importance, à cette époque, de Silistrie (Dristra), avec «ses rues larges, ses nombreux bazars et ses riches ressources». Vidin est mentionnée aussi. Preslav et Vicina jouaient un certain rôle. Armokastro doit être, avec son ancienneté, un «hérémokastro», un «château abandonné». Akli, Akla, Akliba est certainement Kellia, Chilia, mentionnée aussi dans les chroniques byzantines. Nous doutons qu' El-Mas, ville très peuplée, Rhossokastro, mentionné par Jean Cantacuzène au XIV-e siècle, Mégalai-Thermai, Linokastron, Ghorlou et Baska, qui mènent à «Akli», soient toutes sur la ligne du Danube inférieur. Marich serait-ce Halmyris, qui se serait donc conservée jusqu'à cette époque (p. 25)? Le pays «Madjus» n'est pas la Cumanie, mais bien la Magyarie.

Dans ces tentatives d'identification il ne faut pas croire toujours à la possibilité de retrouver des anciennes localités ou de trouver, dès une époque aussi éloignée, les nouvelles. *Ce qui intéresse c'est l'activité commerciale très intense qui est constatée par ce témoin, et, comme chaque cité suppose une région environnante dont elle se nourrit et qu'elle dessert, la conclusion doit être que la rive gauche, roumaine, ne peut être considérée que comme ayant, déjà à cette époque, une importance économique et politique.* Ceci concorde cependant avec les informations fournies par Anne Comnène sur les seigneuries fondées par des Roumains dans ces mêmes régions, sur les deux rives du Danube, dès le XI-e siècle (voy. le récent no. du «Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine»¹): M. Brătescu le signale avec raison.

Quant au nom de «Bordschan», dont l'auteur cherche vaine-

¹ Une autre étude dans la même revue signale la dénomination ethnique de Tates (Tați) donnée par les Tatars de la Dobrogea à une de leurs variétés. Ta'ul était un de ces seigneurs danubiens du XI-e siècle.

ment l'interprétation, il pourrait être rapproché de celui de Bă-răgan, steppe, donné à une partie du district de Ialomița, en vue de la Dobrogea elle-même.

N. I.

* * *

C. Moisil, *La médaille de Michel-le-Brave* (dans le «Buletinul societății numismatice române», XV, nos 33—34).

M. C. Moisil prouve d'une manière concluante que la médaille représentant Michel-le-Brave, prince de Valachie, conquérant de Transylvanie, avec ses titres officiels, tels qu'on les trouve dans ses actes et avec l'inscription : «vigilantia, virtute et armis victoriam nactus, 1600», n'a pas été frappée par les ordres du Voévode et qu'elle n'appartient pas même au moment de son court règne. Elle est due, en tant que les auteurs ne sont pas de simples faussaires, à quelqu'un qui, ayant des sympathies pour cette figure tragique, a voulu commémorer Michel autrement que par les vers latins d'une pièce occasionnelle.

Des exemplaires de cette médaille, très différents entre eux, en or, en argent, sont conservés dans les Musées de Vienne, de Londres, de Pesth, aussi bien que dans les collections de Bucarest.

On peut se demander aussi si l'idée ne vient pas de ce prince Mihnea, dit Michel, qui en 1658, essaya de refaire la carrière brillante du conquérant.

* * *

Em. de Martonne, *Choses vues en Bessarabie*, Paris 1919 (extrait de la *Revue de Paris*, octobre 1916).

Le savant géographe français a visité la Bessarabie en partant de Galatz, pour atteindre d'abord la région méridionale, la vraie Bessarabie historique, à Cahul, qui est sur la lisière Nord de cet ancien territoire valaque, à Bolgrad, le nouveau centre bulgare qui a remplacé la vieille ville de Tintul, à Toroutino, centre des colonies allemandes. Puis il y a une nouvelle échappée sur les villages de la «forêt» bessarabienne, dont les efforts de l'administration russe n'ont pu déloger le paysan «moldave». Suit une description de la capitale, Chișinău, où on donne le portrait de cet intellectuel roumain distingué qui est M. Paul Gore. Le voyage s'arrête à Bălți.

Les détails ethnographiques abondent. L'auteur signale les

villages « accolés », bulgare et roumain, ce qui signifie qu'ici comme dans la Transylvanie du moyen-âge, le colon a trouvé son prédécesseur, le villageois indigène. Il reconnaît l'initiative roumaine dans les ornements en bois sculpté qu'on trouve même dans les maisons de ces contrées dénuées de forêts. Il constate l'inexistence de maints villages russes portés sur les cartes des intéressés.

* * *

V. Pârvan, *La Gérousia de Kallatis* (« Annales de l'Académie Roumaine », XXXIX).

M. Pârvan montre l'importance de Kallatis (Mangalia actuelle), qui était, au IV^e siècle et pendant la première moitié du III^e, la métropole, devant Histrie, déchue, et Tomis, qui commençait à jouer son rôle, des colonies grecques sur la rive occidentale de la Mer Noire : chassant la garnison thrace de Lysimaque, la ville s'allie aux centres voisins et aux « Thraces et Scythes », formant une ligue d'indépendance, qui s'étendait jusqu'à Odesos (Varna). Le siège de Kallatis par Lysimaque dut donc se prolonger pendant des années. L'inimitié des Byzantins contribua plus tard à la décadence de Kallatis (vers 260). La vie commerciale se dirigeait de plus en plus vers la Chersonèse Taurique, avec laquelle, du reste, Kallatis elle-même entretenait d'anciennes relations, dès le temps du roi Eumélos et de sa dynastie spartacide. Olbia, Apollonia protégeaient Kallatis tout aussi bien que les citoyens de l'île, alors habitée et relativement prospère, des Serpents (Leuké). Du reste les rapports avec les Ioniens ne manquaient pas dans l'activité de cette colonie dorienne : sur la base des matériaux d'information accumulés ainsi, Démètre de Kallatis rédigeait, « entre 206 et 220 », son ouvrage sur « l'Asie et l'Europe ». Sous les Romains une activité assez importante continuait à Kallatis. L'inscription, nouvellement découverte, du premier siècle de l'ère chrétienne, porte la récompense accordée à un citoyen qui s'était distingué par ses bienfaits, développant le gymnase et introduisant de nouvelles fêtes (l'énumération de toutes les festivités est particulièrement intéressante).

* * *

C. Moisil, *Contributions à l'origine du mot roumain „ban“* (sou) (dans le « Buletinul societății numismatice române », XV, pp. 33—34).

L'auteur observe que jamais on n'a trouvé, même en Transylvanie, des monnaies appartenant aux anciens rois de Hongrie. Il conteste que le mot *ban*, désignant en général les monnaies en roumain, puisse se rapporter aux Bans de Severin, qui n'ont jamais — d'après les résultats actuels des recherches — frappé de monnaies (mais les «zloți tătărești», les «ducats tatars» des documents roumains appartiennent aux Génois de la Crimée tatare, et non aux Vénitiens). Il s'agit de deniers «banales» frappés par les Bans de Slavonie et adoptés par la royauté magyare.

* * *

Uniunea Armenilor din România, *Chestiunea armeană înaintea conferinței păcii*, Bucarest 1919.

Publie le mémoire présenté à la conférence de paix, le 26 février 1919, par la Délégation arménienne de Paris. Les annexes contiennent des notes sur le royaume de la Petite Arménie, sur la population arménienne (dès 1882, 2.600.000 en Turquie; le nombre total des membres de la nation avant la guerre aurait atteint 4.470.000, 2.700.000 en Arménie, dont la moitié aurait été détruite par le régime des Jeunes Turcs). Un appendice renseigne sur l'Union des Arméniens de Roumanie, qui édite cet opuscule.

* * *

Wilhelm Janecke, *Die ursprüngliche Gestalt des Tropaion von Adamklissi*; extrait des comptes-rendus de l'Académie de Heidelberg).

L'auteur exprime l'idée que le célèbre monument romain dans la Dobrogea se compose d'un noyau primitif autour duquel on bâtit plus tard pour ajouter des ornements. Il y aurait eu plus d'un siècle entre les deux travaux. Le premier fondateur aurait été Licinius Crassus (28 après J.-Chr), le second Trajan. Si Constantin-le-Grand avait suivi Trajan, il aurait remplacé l'inscription de ce dernier.

* * *

Dr. G. Severeanu, *Sur le drachme istrien* (dans le «Buletinul societății numismatice române», XV, nos. 33-34).

Étude très circonstanciée et d'une grande précision sur les monnaies, assez répandues, aux têtes de dioscures et à l'oiseau marin, de la ville d'Istrie, près des bouches du Danube.

* * *

N. Raphaelios, *Les alliés qu'il ne faudrait pas à la France*, Paris 1920.

L'auteur étudie, à partir du XVIII-e siècle, les relations des Turcs avec l'Allemagne prussienne. L'emploi des sources turques rend l'opuscule utilisable.

* * *

Jules Varat, *Le Banat roumain* (extrait de la «Revue des sciences politiques»), Paris Alcan, 1919.

Excellente étude sur les droits des Roumains dans le Banat. Les meilleures sources ont été utilisées par l'auteur français.

* * *

Maurice Gueneau, *Le problème de l'Adriatique : Fiume, la Dalmatie, l'Albanie*, Lausanne 1920

Bref exposé du point de vue yougoslave dans le débat regardant la côte orientale de la Mer Adriatique.

* * *

René Puaux, *Constantinople et la question d'Orient*, Paris. Contre le maintien des Turcs à Constantinople ; plaide pour la thèse grecque.

C H R O N I Q U E

Une page non-utilisée encore sur la Grèce de Capodistria se trouve dans les *Souvenirs du baron de Barante*. Une lettre de la duchesse de Broglie, datée 18 octobre 1825, expose ce que venait de raconter l'agent français Théobald Piscatory († en 1870): «La Morée ne contient plus que cinquante mille âmes; on traverse des espaces, des villages détruits, brûlés, où l'on ne voit plus de créatures vivantes. Les Grecs craignaient l'intervention des Égyptiens. Néanmoins ils savent qu'ils ne peuvent se soumettre et ne le veulent pas. Ibrahim a changé tout à fait le système de la guerre; il n'a point été féroce; il a tenu toutes ses paroles, toutes les capitulations; il a promis de ménager tous les villages où il trouvait des habitants, mais malgré cela il n'en a pas trouvé un seul; il n'y a pas une trahison, ni une soumission. Ils sont à la fois très décidés à ne pas se soumettre et découragés de se défendre.» Certains s'inscrivent, «quoique à

regret», dans les troupes disciplinées de Fabvier. Piscatory lui-même a travaillé dans l'Attique pour gagner des recrues dont il prise l'aptitude, sinon l'enthousiasme. Ce qui lui inspire un profond mépris, ce sont les gouvernants, Mavrocordato et les autres, gens à argent, voulant implanter certaines demi-lumières qui ne peuvent nullement aller au pays, lequel pays, dit-il, pense peu à l'indépendance, c'est-à-dire à autre chose qu'à échapper au joug des Turcs. Ils prendraient un roi de toutes mains. Sur le continent c'est la France qui est surtout populaire; dans les îles c'est l'Angleterre. «Fabvier pensait à employer l'hiver, défavorable aux Arabes, pour des sièges de places fortes. Ce serait un exercice pour ces Grecs qui, au milieu de leurs misères, de leurs divisions, ont conservé ces admirables facultés de l'intelligence: ils comprennent, ils jugent avec une perspicacité et un calme incomparable; ils réussissent à tout ce qu'ils font. Au milieu de leurs désastres, ils restent encore spirituels, encore gais, insoucians, encore parés des dons de cette nature qui les livre à la flamme et au fer, avec une sorte d'élégance et de grâce de mœurs au milieu de la barbarie et du désespoir.»

On n'espérait, en Occident, que «sauver quelques derniers restes de cette malheureuse race» (pp. 279—282).

Dans une lettre de la duchesse de Dino, datée Marseille, 7 novembre 1825, ment on du marchand qui était à la fois, dans cette ville, «trésorier» des Grecs et armateur pour le vice-roi d'Égypte (p. 292). Sur les sentiments du Tzar Alexandre, auquel ses sujets demandaient de venir en aide aux Grecs, quelques pages de la même correspondance (p. 300 et suiv.). Sur Eyraud, pp. 342, 287.

Après une conversation avec Piscatory, Guizot s'exprime ainsi, le 22 août 1826, sur le compte des Grecs: «Il (Piscatory) est curieux à entendre sur l'état de ce peuple à qui n'est pas encore venue l'idée même d'une patrie, qui ne pense point à refaire une Grèce, qui sourit de l'enthousiasme avec lequel on parle de lui et s'en moque, mais qui demeure parfaitement décidé à se battre partout où les Turcs viendront le chercher et qui, une fois contraint à l'héroïsme, l'accepte sans réchigner» (p. 346). Il ne croit pas au résultat heureux du «replâtre» turc (*ibid.*).

La nouvelle de l'intervention franco-anglaise, pp. 429. 432.

Notes sur les relations des Roumains avec les «Sârbi» (Serbes et Bulgares).

Quelques notes sur les relations entre les Roumains et ceux des Slaves qu'ils appellent *Sârbi* serviront à compléter les renseignements déjà donnés dans notre conférence faite à l'Académie de Belgrade (*Relations entre les Serbes et les Roumains*, Vălenii-de-Munte, 1913).

La riche prince valaque Constantin Brâncoveanu fait en 1800, au monastère de Stoudénitza, dans «le pays serbe» (*Țara Sârbească*), un don de 49 thalers et demie et il accorde un secours de 6.000 thalers aussi à l'évêque serbe Nectarius (nos *Studii și documente*, V, p. 363). Le même Voévode avait fait des dons au cloître de Miléchévo, «où repose le saint corps de Saint-Sabbas», et cette fois son cadeau s'élève à 10.000 thalers. Outre diverses sommes distribuées entre les couvents grecs, il destine 3.000 thalers au monastère bâti par le roi (*craiu*) Sichmane.

Au XVIII-e siècle on trouve des Serbes traversant avec leurs troupeaux les vallées moldaves en 1741 (*ibid.*, VI, p. 252, no. 379). Ils payaient la *gorchtina*, la dîme des moutons; en 1742 (*ibid.*, p. 283, no. 546; cf. aussi *ibid.*, p. 311, no. 694). Ils avaient aussi, comme tributaires, des «quittances du kharadsch» (*ibid.*, 360, no. 1101).

Quant aux «Serbes» établis dans la même principauté, il est dit en 1718 que le village Hăbășești s'appelait d'abord Sârbii (*ibid.*, p. 97, no. 123). Dans le district de Dolj on trouve le village de Poiana Sârbilor (Pessiakov, *Craiova*, p. 76).

Des «Serbes» étaient établis comme marchands en assez grand nombre à Jassy pour que la rue qu'ils habitaient fût nommée «rue des Serbes» (*Ulița Sârbească*), (Codrescu, *Uricariul*, VI, p. 334; cf. Ghibănescu, *Surete și Izvoade*, II, p. 165). Un Misko Sfia est mentionné en 1747¹ Les Serbes (Illyrii) mentionnés. dès 1630, à Bucarest par le voyageur suédois Strassburgh sont des Ragusans.

Un rapport secret sur les monuments des Bulgares est conservé aux Archives de Chișinău en Bessarabie. Il est mentionné dans l'étude de M. Radu Rosetti sur les «Archives des

¹ L'ancienne écriture cyrillienne est nommée „Serbe” (*Studii și doc.*, p. 118, no. 218).

Sénateurs» (II, p. 710 (530), (dans les «Annales de l'Académie Roumaine»).

* * *

Dans le livre, analysé déjà ici, de M. Ichircov, les notions sur les autres nationalités que les Bulgares sont très circonstanciées et instructives. Le nombre de Juifs ne dépasse pas 44 000, dont un quart à Sofia (p. 34). Quant aux Roumains, ils ne sont pas tous d'immigration moderne, venant de la principauté de Valachie; il est extrêmement probable que, comme en Dobrogea, l'élément roumain se trouvait dès l'époque la plus ancienne, sur les deux rives du Danube. Les habitants de la rive droite qui furent colonisés, d'après une source contemporaine, vers 1500, par le prince valaque Radu-le-Grand étaient vraisemblablement des congénères. M. Ichircov, qui compte seulement 80.000 Roumains de la Dacie et 10,000 autres Roumains de la Macédoine en Bulgarie, aurait pu les mettre en regard des 50.000 Bulgares dont il constate l'existence dans la Dobrogea, «La plupart des Roumains habitent dans le district de Vidin, où ils sont en contact avec la masse compacte des Roumains de Serbie, au-delà du Timoc. Ils ne se bornent pas, de ce côté, à une bande étroite sur le rivage, en aval du fleuve, mais ils ont pénétré d'environ 30 kilomètres dans l'intérieur du cercle de Koula. Dans les districts de Nicopolis, Oréchovo, Plevna, Vratza il y a aussi beaucoup de Roumains, surtout dans les villages qui longent le cours du Danube» (p. 35). «Les Bulgares qui habitent le long du Danube connaissent très fréquemment le roumain» (p. 36).

Sous le rapport des occupations, 82,6 % des habitants sont des paysans; 87 % des agriculteurs sont petits propriétaires (avec les propriétaires moyens 98,9 %).

Il faut relever aussi les données historiques sur les villes principales.

N. I.